NI DIEU NI MAÎTRE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir
BAKOUNINE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Notre ennemi, c'est notre
maître
LA FONTAINE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Abonnements :

BELGIQUE	
Trois mois	0.40
Six mois	0.80
Un an	1.50

ADMINISTRATION: rue Gillon, 64

BRUXELLES

Abonnements :

EXTÉRIEUR	
Trois mois	0.60
Six mois	1.20
Un an	2.50

LA JUSTICE OUVRIÈRE

Le drame d'Ensival

Dans notre dernier numéro, nous avons relaté qu'un ouvrier travaillant à la fabrique Snoeck avait frappé son contre-maître. Les journaux, même prétendus « ouvriers » ont dénaturé et même traité ce fait de « tentative criminelle. »

Lundi, 21 décembre, ce même ouvrier, nommé de Dodémont, alla attendre son garde-chiourme sur la place communale d'Ensival, et, après une altercation, lui tira cinq balles de revolver, dont trois l'atteignirent à la tête. Il se rendit ensuite à la maison communale, où il se constitua prisonnier.

En attendant que les juges bourgeois fassent le procès de l'homme de cœur qui, ne pouvant obtenir justice, s'est fait lui-même son propre justicier, nous allons faire connaître à nos lecteurs ce que sont la prétendue victime et son soi-disant assassin.

LE GARDE CHIOURME RAHIER est un être insolent et grossier. Il se croit de nature supérieure à celle des ouvriers placés sous ses ordres, avec lesquels il est d'autant plus insolent et grossier qu'il est plus plat et plus rampant devant ses maîtres. D'ailleurs s'il est parvenu à l'emploi de contre-maître, il ne le doit qu'à ces deux dernières qualités et non à ses capacités qui, tous ceux qui le connaissent s'accordent à le dire, sont nulles.

Il débuta comme contre-maître dans la fabrique de mécaniques des sieurs Puget de Verviers, où, dès son entrée, il se montra d'un tel despotisme que le patron, voyant ses meilleurs ouvriers abandonner sa fabrique pour se soustraire à la tyrannie de Rahier, se vit obligé de le renvoyer. Il est juste de dire qu'il se cramponna à son poste jusqu'à ce qu'on l'en chassât.

A cette époque déjà, cet individu s'était fait si bien apprécier qu'il fut obligé de quitter Verviers et de partir pour Liège.

Entré comme contre-maître dans la maison Deneffe de cette ville, il chercha à se venger de son humiliation en se montrant plus oppressif encore envers ses ouvriers.

Ceux-ci, exaspérés, l'arrachèrent un jour de la fabrique, le traînèrent sur l'un des ponts de la Meuse et, le suspendant au-dessus du fleuve, l'obligèrent à promettre de quitter immédiatement la ville, sous la menace de le ramener à la même position, pour l'y lâcher ensuite, s'il violait sa promesse.

Sa lâcheté lui fit tenir parole. Il quitta Liège et revint à Verviers où il parvint à entrer chez Snoeck, père et fils.

Les ouvriers de cette fabrique, connaissant le triste sire qu'on allait mettre à leur tête, envoyèrent une délégation au patron pour

l'avertir qu'une grève éclaterait si Rahier entraînait dans la maison. Le patron ayant déclaré que ses engagements ne lui permettaient pas de renvoyer son contre-maître, la grève annoncée éclata le jour même de l'entrée de ce dernier.

A la suite de cette grève, les ouvriers voyant qu'on maintenait ce personnage, quittèrent définitivement la fabrique et furent accueillis dans d'autres.

Depuis ce temps la maison Snoeck est devenue un véritable bain où les ouvriers redoutent d'entrer. Là, comme partout d'ailleurs, plusieurs fois on tenta de supprimer le contre-maître Rahier.

L'ouvrier de DODÉMONT est aimé par les ouvriers et même par les patrons comme un modèle de conduite et de honnêteté. Il est le soutien de sa vieille mère. Les certificats qu'il a obtenus à l'école industrielle et chez les patrons où il a travaillé attestent ses capacités comme mécanicien.

LES CAUSES DE L'ACTE. La crise que traverse l'industrie dans tous les pays, sévit d'une façon intense sur la ville de Verviers et en particulier sur la métallurgie.

De Dodémont, comme beaucoup d'autres, a été la victime de cette crise. Il vint un jour où il fut sans travail. Partout les portes se fermaient au nez de l'ouvrier qui, malgré ses talents, voyait le moment où sa mère et lui ne pourraient plus manger. Il se risqua chez Snoeck où il avait déjà travaillé, et, malgré l'aversion générale contre le contre-maître Rahier, forcé par la nécessité, il lui demanda du travail. Celui-ci lui promit de l'occupation pour la quinzaine suivante, et cependant, quinze jours après, il n'y avait rien encore pour lui. Pendant des mois, Rahier s'amusa à le faire revenir, de semaine en semaine, quoiqu'il prit entre temps, d'autres ouvriers.

Lassé d'attendre et de revenir sans cesse, de Dodémont, que l'impatience gagnait, chercha ailleurs et put entrer chez Puget, là-même où Rahier avait débuté. A peine fut-il installé dans cette maison, que Rahier lui ouvrait enfin les portes de l'usine Snoeck et insistait pour qu'il quitta Puget, lui promettant un travail plus rémunérateur.

De Dodémont se décida enfin à aller travailler chez Snoeck, où Rahier l'installa à un tour que son propre fils avait trouvé en mauvais état.

Quelques jours après son entrée, le contre-maître lui donna une pièce à faire et lui ordonna de s'y prendre d'une certaine manière qu'il lui indiqua; de Dodémont lui fit observer que cette manière était mauvaise et qu'un artiste même gâterait la pièce en suivant son conseil. Rahier insista et déclara qu'il n'y

avait que cette façon de procéder et qu'ayant donné des ordres, il voulait qu'on les exécutât. L'ouvrier se résigna, mais, malgré toute sa science, le travail ne fut pas exécuté dans de bonnes conditions.

Le patron intervint alors et reprocha à de Dodémont de n'avoir pas réussi, à quoi celui-ci répondit qu'il avait rigoureusement suivi les ordres qu'on lui avait donnés. Rahier, appelé, nia ces ordres et, malgré le témoignage de deux collègues que de Dodémont avait appelés, il continua à nier et traita d'incapable et de menteur celui qui n'avait fait qu'exécuter rigoureusement ses ordres. Justement offensé dans sa dignité, l'ouvrier exaspéré voulut frapper le contre-maître : il en fut empêché.

D'un caractère très doux, de Dodémont revint cependant le lendemain pour reprendre son travail. Il était à peine installé que Rahier vint lui signifier d'avoir à quitter l'atelier sur le champ.

Révolté par tant d'injustice et surtout surexcité par la perte de son travail, de Dodémont, se rappelant les humiliations et les insultes qu'il avait subies depuis son entrée dans la fabrique, jeta à la tête du garde-chiourme le premier objet qui lui tomba sous la main. Puis, saisissant un marteau, il s'élança à sa poursuite mais sans pouvoir l'atteindre. Il quitta ensuite l'atelier pour se mettre en quête d'une autre place.

Pendant les huit jours qui suivirent, il apprit que Rahier allait lui intenter un procès et de plus, qu'il mettait tout en œuvre pour empêcher qu'il n'obtienne du travail.

A cette nouvelle, de Dodémont comprit que la rancune de cette canaille allait s'attacher à ses pas. Il se vit dans l'impossibilité de se procurer de l'ouvrage, il entrevit la sombre perspective de la misère pour lui et pour sa vieille mère.

Poussé à bout, il fit l'acquisition d'un revolver et le lundi, 21 décembre, à une heure de l'après-midi, il alla à la rencontre de Rahier.

Il l'aborda sur la place communale d'Ensival et lui demanda s'il était décidé à le poursuivre. Rahier l'envoya au diable, lui disant « qu'il était un vaurien et qu'il n'avait rien à voir avec lui. » A cette nouvelle insulte, de Dodémont tira son revolver de sa poche et fit feu. Trois balles sur cinq allèrent trouer la peau de l'infâme garde-chiourme. Voilà les faits dans toute leur simplicité.

Nous constatons avec plaisir que personne n'a tenté d'arrêter le compagnon dont l'acte énergique vient de faire un des nôtres.

Nous constaterons également avec plaisir qu'une centaine de femmes, groupées devant la maison communale d'Ensival, au moment

où de Dodémont en sortait pour être conduit à la prison, l'acclamèrent chaleureusement en s'écriant : *C'est dommage qu'il ne l'ait pas tué.*

Toute la population de Verviers et des environs, sans exception, est unanime à approuver l'acte de ce courageux jeune homme; et comme preuve de solidarité, les listes de souscription circulant en faveur de sa défense ont déjà produit des milliers de francs.

De partout, même de Liège, les ouvriers s'empresent, sans y être appelés, de venir déposer contre l'ignoble Rahier.

Devant cet enthousiasme populaire, la justice bourgeoise hésitera, nous en sommes certain, avant d'infliger une condamnation au citoyen de Dodémont.

L'acte que l'ouvrier de Dodémont vient de tenter d'accomplir, est le commencement de la fin. Ce n'est que quand nous aurons supprimé tous les garde-chiourme, en même temps que les exploités, que nous pourrons vivre libres et heureux.

* * *

Nous ouvrons nos colonnes à tous ceux qui ont ou ont eu à se plaindre des agissements du sieur Rahier.

Pour rassurer ceux qui craindraient la rancune et la vengeance des bourgeois, nous leur garantissons le secret. Nous voulons opposer au procès que la justice bourgeoise va intenter à l'un des nôtres, l'enquête des ouvriers et le procès de la justice populaire contre un des chiens de garde de la bourgeoisie.

Mots de Combat.

L'ouvrier civilisé qui donne ses bras pour un morceau de pain, qui bâtit un palais pour coucher dans une écurie, qui fabrique les plus riches étoffes pour porter des haillons, qui produit tout pour se passer de tout, n'est pas libre. Le maître pour lequel il travaille, ne devenant pas son associé par l'échange des salaires et des services qui se fait entre-eux, est son ennemi.

PROUDHON.

Impôt sur les Travailleurs

Depuis quelque temps, les monarches qui grugent l'Allemagne et la Russie appliquent un nouveau système pour enrayer l'union qui se resserre chaque jour entre les peuples.

Tandis que tous les hommes de cœur redoublent d'efforts pour amener cette union, ces sinistres bandits couronnés, comprenant que le jour où elle sera faite leur dernière heure ne tardera pas à sonner, cherchent, autant qu'ils le peuvent, à réveiller les haines de race, de religion ou de nationalité, afin de maintenir les divisions et de raviver les haines de peuple à peuple.

En Russie, on a imaginé l'anti-sémitisme, qu'on s'est empressé d'adopter en Allemagne, puis l'expulsion des Allemands. En Allemagne, pour ne pas rester en arrière, on a expulsé les Polonais et les Tchèques.

Le joli gouvernement de la République française ne pouvait, sans manquer à sa dignité, laisser échapper une occasion de singer les tyrans du Nord. Il a donc cherché... et trouvé quelque chose.

Seulement, tandis que Bismark et Alexandre ont au moins la franchise, ou plutôt le cynisme, de proscrire ouvertement les malheureux qu'ils chassent, les gouvernants de la France s'y prennent d'une façon cauteleuse et sournoise. N'est pas aigle qui veut ! Et les corbeaux du gouvernement de la république bourgeoise n'ont pas l'envergure des vautours qu'ils veulent plagier.

Ils ont imaginé un moyen, piètre comme leur esprit et mesquin comme leur caractère.

Mettant en avant, selon leur coutume, l'intérêt des travailleurs français, et n'osant, de peur de recevoir sur les ongles la fêrule de M. de Bismark, expulser ouvertement les étrangers, ils ont inventé un impôt sur les travailleurs des autres pays résidant en France.

Pour avoir le droit de travailler sur le territoire de la république, les ouvriers étrangers devront payer !

— Mineur, avant d'avoir le droit de descendre dans la fosse et d'aller t'exposer au grisou, pour enrichir des fainéants que tu n'as jamais vus, dont tu ignores même le nom, tu devras payer !

— Ouvrier de fabrique, avant d'obtenir l'accès du bain où pour un salaire dérisoire tu vas t'exténuer pendant dix, douze ou quatorze heures, tu devras payer !

— Terrassier, avant d'aller risquer tes os dans un éboulement d'où l'on ne retirera que des débris mutilés de ton corps d'esclave, tu devras payer !

Ouvriers de toutes professions, avant que l'on vous permette d'engraisser des oisifs, sans même gagner de quoi vivre, vous devrez payer !

Voilà tout ce que ce troupeau de bavards qu'on appelle les Chambres ont trouvé pour venir en aide aux travailleurs français que leur incurie condamne au chômage et à la misère !

Ce serait ridicule, si ce n'était infâme !

Frères de France, les pantins qui vous oppriment ne réussiront pas dans leur entreprise d'inspirer à vos compagnons des autres pays de la haine contre vous. Nous savons que vous répudiez toute solidarité avec cette troupe de saltimbanques.

S'il leur plaît de chercher à compromettre la réputation de générosité que vous vous êtes acquise, souvent au prix de votre sang, ils se trompent. Le dégoût que vous inspirera cette tentative de désunion ne fera que resserrer nos liens de solidarité jusqu'au jour où, ayant aboli les frontières avec les gouvernements, nous pourrions être effectivement ce que nous ne sommes encore que de cœur, c'est-à-dire des frères.

En attendant, serrons nos rangs ; et pour arriver plus tôt à ce but que tous se rallient au drapeau de la REVOLUTION SOCIALE.

INDISCRÉTIONS PARLEMENTARISTES

Il y a quelques jours, nous reproduisons les observations faites par un député français (M. Boyer), lors de son entrée à la Chambre. Aujourd'hui, c'est un conseiller communal belge qui, en quelques lignes, nous donne son appréciation sur les soi-disant délégués du peuple.

Écoutez l'*Indépendance* dans sa biographie de LE RAY, l'ex-conseiller de Tournai :

LE RAY, y est-il dit, lorsque ses électeurs le sollicitèrent pour qu'il brigue un nouveau mandat, envoya au Comité une lettre de renonciation, dans laquelle il déclare que « la seule chose utile qu'il ait faite comme conseiller, a été l'organisation d'un banquet et il termine en appelant l'attention des hommes compétents sur l'hygiène alimentaire dans ses rapports avec l'état mental des assemblées délibérantes. »

Je ne pense pas que l'on puisse démontrer plus ironiquement et à la fois plus clairement l'inutilité de ces assemblées composées d'individus grassement payés et qui ne s'occupent des misères du peuple qu'en dégustant des petits verres pendant les séances ou en assistant aux nombreux banquets auxquels ils sont conviés.

Ces gens-là croient que quand ils ont bien bu et bien mangé, ils ont bien travaillé !

— « Je n'ai fait qu'une chose utile, dit LE RAY, préparer un dîner » et il a raison ! Car tout ce qu'il eût pu faire d'autre n'aurait été que renforcer le pouvoir des classes dirigeantes et, par conséquent, nuire à la société en général.

Combien ne vaudrait-il pas mieux pour nous, que tous nos députés et conseillers s'occupassent de cuisine au lieu de faire des lois ! Car tous s'entendent bien mieux à déguster des huîtres ou à préparer un gigot qu'à chercher à mettre une fin aux maux qui frappent la classe des travailleurs.

Du reste, il serait matériellement impossible à nos dirigeants de changer notre situation ; car la première cause de toutes nos misères, ce sont eux, et le premier remède à apporter étant la suppression de l'autorité, c'est-à-dire l'abandon des privilèges dont ils jouissent depuis tant de siècles, il serait insensé à nous d'espérer qu'ils s'en aillent, si une révolution ne les met pas violemment à la porte, en anéantissant toute autorité pour la proclamation des principes anarchistes.

Le seul mandat qui puisse être délivré à un député, c'est de maintenir intacts les privilèges des assemblées délibérantes, de l'autorité et d'enrayer tout mouvement qui aurait pour but l'émancipation de la classe ouvrière.

Oui, LE RAY a raison, cent fois raison, d'appeler l'attention des hommes compétents sur « l'hygiène alimentaire dans ses rapports avec l'état mental des assemblées délibérantes. »

Les hommes compétents, c'est nous prolétaires qui mourons de faim ! C'est nous dont la sueur engraisse tous ces repus ! Prouvons donc une bonne fois à ces fous conscients qu'il est indigeste pour eux de se nourrir du fruit de notre travail et donnons à ces individus une leçon de cuisine en leur confectionnant un plat à notre façon, DONT ILS FERONT TOUS LES FRAIS.

Préjugés

Travailleurs, depuis des siècles, on te berne; depuis des siècles, écrasé sous le joug des intrigants qui te gouvernent, tu t'es lâchement laissé conduire par la cravache de tes maîtres qui, non contents de te pressurer au dernier point, te frappent si tu lèves les yeux, t'emprisonnent si tu bouges et t'assassinent si tu lèves la tête.

En 1789, voulant améliorer ton existence, le peu de lumière que tu avais acquise à force d'expérience te lançait sur les rapaces qui étaient cause de tes souffrances.

Tu soutenais le Tiers-Etat que tu as établi au pouvoir à force de courage, à force de sang versé !

Ce Tiers-Etat composé de bourgeois, t'as certes donné la liberté pour laquelle tu avais longtemps combattu; il t'a donné le droit de vivre selon ta libre initiative, en abolissant le servage.

Oui! à ta libre initiative, mais ce que tu ignores, et ce que tu ne cherches même pas à comprendre, c'est que cette liberté consiste dans le droit de crever de misère par les privations qui te démoralisent et par les souffrances qui, après t'avoir avachi, te conduisent à l'oubli complet de tes droits.

Ton insouciance qui te rend égoïste et fait de toi une brute, te rend indifférent à la cause commune où tout le monde pourrait si facilement prendre place au banquet de l'existence.

Tu traites d'utopiste celui qui va au devant de ce que réclame l'humanité, et, poussé par nos soi-disant représentants, tu viendras croiser la baïonnette contre les poitrines de ceux qui aspirent à la vie égale pour tous.

Plein de préjugés, tu obéiras à des chefs qui t'enverront contre nous, le jour où l'excès de misère nous aura fait descendre dans la rue, pour reprendre aux voleurs les richesses de la terre qui appartiennent à tous.

Tu t'imagines, ô préjugé! que la fin du monde suivrait de près la chute des gouvernements.

Voyons, producteurs, combien de temps encore, faudra-t-il pour te faire sortir de ton inertie afin de renverser les obstacles que mettent tous ces buveurs de sang qui ne font rien, et qui ont tout en leur possession, pour nous ravir notre droit à l'existence.

A toi, qui es agenouillé depuis si longtemps, à toi, qui, es courbé sous les pieds des exploiters qui vivent de tes souffrances, nous crions :

REDRESSE-TOI! D'esclave deviens homme et pour cela débarrasse-toi de tous les préjugés que l'on t'a inculqués pour te garder dans l'ignorance. Alors tu comprendras, après avoir étudié les causes de ta misère, qu'il est temps de faire disparaître cette vermine qui te ronge et t'exploite jusqu'au tombeau.

Alors, mais alors seulement, lorsque tu te seras débarrassé du voile de l'ignorance que les repus politiques appliquent sur la face de tous les êtres dès le jour de leur naissance, pour mieux tenir cachées leurs tyrannies perpétuelles. tu ne songeras plus qu'à ces trois devises :

LIBERTÉ, JUSTICE, ÉGALITÉ

qui te feront accourir vers nous, pour nous aider, le jour de la révolution suprême, à étrangler avec les boyaux des rois et des présidents de république, jusqu'au dernier des charlatans, qui cherchent à nous gouverner.

Correspondance

FRANCE

Pendant la « fête Patriotique » du 19 au 20 Décembre, plusieurs groupes anarchistes ont protesté contre le gaspillage des deniers publics, vis-à-vis de notre misère.

Nous publions deux de ces protestations, placardées l'une à Nuits (Côte-d'or), l'autre à Lyon..

Peuple

S'il est beau d'honorer la mémoire de ceux qui sont morts en défendant le sol français, il serait bien plus beau de faire en sorte que ces égorgements n'arrivent plus.

La terre est assez productive pour faire vivre

tous les *Humains*, sans que des guerres continues sèment la mort et son cortège de fléaux.

Si tu veux que ces carnages disparaissent, cesse d'écouter tous ces politiciens qui ne font de beaux discours que pour t'endormir afin d'avoir le droit de prélever de nouveaux impôts qui continueront de les faire vivre dans la fainéantise pendant que tu mourras de misère.

Peuple si tu veux être heureux débarrasse-toi de tous ces parasites qui te rongent, gouvernants, généraux, magistrats, policiers, calotins.

APPEL

DES ANARCHISTES A LEURS FRÈRES DE MISÈRE

Mangerons-nous demain? telle est la question qui actuellement s'impose à tout ouvrier. Plus nous avançons dans ce siècle dit de « progrès », plus nous sommes misérables; plus est grand le nombre des ouvriers sans travail, plus diminue le salaire de ceux qui travaillent et plus deviennent nombreux les morts et les suicides causés par la misère et les privations.

Qu'attendons-nous pour changer notre situation? Relevons-nous courageusement, et ne soyons plus cette masse de travailleurs ramollis par la misère, quemandant des secours d'indigents presque toujours refusés, et faisant la courbette aux autorités administratives, pour avoir le droit de manifester notre mécontentement contre nos affameurs.

Attendons-nous que nos patrons, nos propriétaires, nos gouvernants, enfin tous ceux qui consomment beaucoup et ne produisent rien, qui, depuis des siècles, de génération en génération, se sont procuré toutes les richesses en nous dépouillant de nos droits en nous asservissant, attendons nous qu'ils changent d'attitude, se défassent de leurs privilèges et travaillent à notre amélioration; pouvons-nous attendre même le moindre arrêt dans leur accaparement, quand à chaque instant ils se moquent de notre misère et de celle des nôtres, en affichant de nouveaux tarifs diminuant les salaires; quand les travailleurs manifestent, sans armes, pour conquérir leur droit à la vie, ils répondent par une nuée d'agents munis de fer et de plomb.

Nous, les travailleurs, qui avons créé les richesses sociales qui se détériorent dans les magasins faute de consommateurs, alors que nous crevons de faim et que nous sommes déguenillés, n'attendons rien de cette caste qui nous exploite et nous opprime, sachons que le mal n'est pas dans ce que nos gouvernants soient rouges ou blancs, mais qu'il est dans le fait même de leur existence: tant que nous aurons des gouvernants, nous serons des gouvernés, et tant que nous aurons des exploiters nous serons des exploités.

Pour sortir de cette misère nous n'avons qu'un moyen :

LA RÉVOLUTION VIOLENTE

Désormais, ne nous amusons plus à faire des grimaces aux agents, ni à chanter blanchet ou toute autre baliverne, agissons. Notre devoir est d'aller dans les magasins prendre ce qu'il nous faut et donner aux malheureux ce qu'ils ont besoin. Que chacun de nous cherche celui ou ceux qui l'oppriment, alors que ces vampires se croient sûrs, disons comme Thiers, pendant l'égorgement de 1871 :

NOUS N'EN TUERONS JAMAIS ASSEZ

Avocats, journalistes et jésuites, qui mentez pour nous idiotiser et vous faire des rentes; juges, patrons, propriétaires, officiers qui torturez les enfants du peuple, mouchards de tout grade, à la lanterne et que du boyau du dernier prêtre on étrangle le dernier bourgeois.

VIVE L'ANARCHIE

NICE

On nous écrit de Nice qu'un sieur *Saligot* ou *Saligot* nous ne pouvons déchiffrer au juste interdit la vente de la *Guerre sociale* dans les kiosques dont il a la régio.

Rien ne nous étonne de la part de ce chevalier de l'ordre de Mélusine et autres rosettes.

Si nos renseignements sont exacts, cet ex-agent électoral serait soudoyé par la police et la défense de la vente entre tout naturellement dans ses fonctions.

Malgré cela, nous nous arrangerons pour que nos lecteurs de Nice soient servis en temps opportun.

MARSEILLE

Nous recevons de Marseille la communication suivante :

Les politiciens espagnols résidant à Marseille, de concert avec quelques fruits secs français ont donné, depuis la mort du syphilitique Alphonse n° 12, quatre réunions publiques en vue de nommer une commission afin de venir en aide au mouvement révolutionnaire qui peut, dans la péninsule, se produire d'un moment à l'autre.

Mais voilà que ces affreux anarchistes se sont mêlés de la question et, après discussion, firent voter trois ordres du jour émanant de leur groupe sur quatre réunions, et de plus la dernière commission nommée est composée de *treize* de ces bandits sanguinaires sur quinze membres.

GRUPE ANARCHISTE
de Marseille.

Bravo, compagnons! Balayez partout ces politiciens qui n'entrent dans nos rangs que pour profiter de l'appui des travailleurs pour les dominer ensuite.

La Lanterne Armentière

Nous l'avons déjà dit, et nous le disons de rechef, que les injustices, les vexations et les maux qu'ont à subir les travailleurs dans les bagnes industriels d'Armentières, sont inqualifiables. Il faut le voir pour le croire, tant ce qui se passe dans ces lieux est révoltant. Partout c'est la même chose.

Non seulement les ouvriers doivent s'y soumettre à tous les caprices des garde-chiourme pour conserver leur maigre pitance, mais encore ils doivent humblement se conformer aux règlements de l'intérieur, émaillés de stupidités.

Mais avant de stigmatiser les exploiters dont nous voulons parler, nous dirons quelques mots sur le paupérisme qui pèse si lourdement sur la classe des prolétaires armentiers.

Il n'est pas rare ici de voir chaque matin des enfants d'ouvriers sans travail ou d'ouvriers qui, tout en travaillant, n'ont pas de moyens suffisants d'existence, aller de porte en porte tendre la main pour recueillir quelque aumône en faveur d'autres mioches qui grelottent de faim et de froid dans un taudis malsain.

Faut-il s'étonner de ce que des familles soient dans une profonde misère en dépit du labeur éreintant de chaque jour du père? Pas du tout!... Les salaires dans toutes les filatures ainsi que les tarifs dans tous les tissages, ont, depuis quelques années surtout, fort diminué. Actuellement les fileuses les mieux rémunérées

ne gagnent plus que la somme de 15 francs, pour une semaine de 78 heures de travail. Et il n'existe plus que deux ou trois filatures où ces ouvrières reçoivent une rétribution aussi forte.

Dans les tissages, il faut travailler à perdre haleine, en ayant encore des matières d'une qualité supérieure pour ne mériter qu'un salaire dérisoire. Il est donc évident qu'avec un salaire à peine suffisant à l'entretien d'une seule personne, il faut qu'une famille plus ou moins nombreuse tombe dans une profonde pénurie.

Pour se convaincre de la misérable situation des travailleurs, il suffit de se placer quelques moments auprès du Mont-de-piété—la banque des misérables — pour voir défiler ces mères de famille, cachant sous leurs tabliers rapiécés le reste des pauvres nippes qu'elles portent honteusement à ce dernier refuge des malheureux — avant la mendicité.

Devant une telle misère, peut-on encore s'étonner que des travailleurs se suicident ou tuent leurs patrons ?

Il est un autre tableau également triste à dépeindre, c'est le spectacle auquel on assiste le matin, à la rentrée des fabriques.

Bien avant que les sifflets ou les cloches n'appellent les forçats aux travaux, les rues sont déjà bondées de travailleurs se rendant à leur baignoire. Dans cette foule de producteurs qui, en toussant bruyamment, marchent séparément, il est pitoyable de voir ça et là des malheureuses mères portant, enveloppés dans leurs jupons, leurs chétifs chérubins qu'elles vont placer sous la garde d'autres femmes retenues chez elles par le nombre d'enfants, afin de pouvoir gagner quelques centimes à l'atelier. On gémit quand on pense que ces petits enfants sont, dans leur profond sommeil, arrachés à leur chaud berceau pour traverser un froid intense qui souvent les frappe impitoyablement d'une maladie mortelle. Si la misère est chose terrible, ses conséquences le sont bien autrement !

Ceux qui sont les auteurs de tant de malheurs, n'appellent-ils pas la justice du peuple ?

*
**

Lourme et Thiart qui ont déjà fait verser tant de larmes, continuent toujours à employer tous les moyens possibles pour dépouiller hebdomadairement leurs ouvriers d'une partie de leur salaire. La sévérité dans le baignoire de ces deux exploiters clériculaires est très grande. L'amende—le fouet de ces messieurs—s'abat lourdement sur ceux ou celles qui commettent le crime de se mettre un instant en désaccord, même indépendamment de leur volonté, avec un paragraphe quelconque du règlement imaginé par ces deux mangeurs de pains à cacheter.

La durée de la journée de travail y varie selon les fantaisies de l'un ou de l'autre.

Les ouvriers ignorent le matin l'heure à laquelle ils finiront le soir. Sans aucun avis préalable, ces sangsues capitalistes se permettent de faire travailler parfois depuis 6 heures le matin jusqu'à 10 heures le soir. A la porte ceux qui murmurent.

(à suivre)

Le groupe comm. anarch.

Les « INDOMPTABLES » d'Armentières.

P. S. Après Lourme et Thiart, « La Lanterne armentéroise » éclairera les lecteurs sur les manœuvres du locataire de la NAVETTE D'OR.

La Trique Verviétoise.

Lors de notre inspection dans le baignoire Pelzer, nous avons oublié la fleur des garde-chiourme, (un sieur COUNOTTE.) En effet, nous n'aurions jamais cru découvrir chez le libéral Pelzer, un calotin de cette trempe. C'est au point que, quand la bande Simonis va être instruite de l'affaire, ces Messieurs vont être envieux d'un pareil type et qu'ils feront tout leur possible pour l'acquiescer, afin de l'adjoindre à l'abbé Pirard, ce qui fera une belle paire ! et ne fâchera pas, nous en

sommés certains, les ouvrières qui sont sous la dépendance de Counotte.

Si nous n'avions encore pu dénicher ce *rat d'Église*, qui va à messe le matin à cinq heures aux Jésuites et le soir au salut à St-Antoine, — pour le flageller comme il le mérite — c'est que pendant la journée, quand il peut soustraire un peu de temps à ses patrons, il l'emploie pour aller dans sa chambre faire la prière et réciter le chapelet.

Ce calotin est déjà parvenu à entortiller quelques-unes de ses ouvrières, pour aller, une à une, lui tenir compagnie dans sa chambre, sans doute pour réciter le chapelet aussi.

Mais tels ne sont pas les principaux faits que nous reprochons à ce garde-chiourme. Il a une préférence marquée pour les ouvrières qui vont prier avec lui ; quand une de celles-ci à une mauvaise chaîne, il fait toutes les démarches nécessaires pour faire couper la chaîne et la donner ensuite à celles qui ne prient pas. Ce qui n'est pas du tout du goût de ces dernières, et cela se comprend.

Il est arrivé qu'une de ses tisserandes, ayant fini sa pièce, s'aperçoit en recevant son bon qu'on lui fait une diminution de trois centimes par mille de duites. Elle va trouver Counotte et lui demande ce que cela veut dire. Celui-ci répond qu'il n'en sait rien et la renvoie au directeur. Alors elle s'adresse au directeur, qui lui répondit que Counotte était venu lui dire qu'elle gagnait trop. Cependant il ne lui diminuait que deux centimes au lieu de trois !

Dernièrement on a monté chez lui des métiers système Resolner ; il fixa le prix des trois navettes et trois couleurs à quinze centimes les mille duites.

Or, il arrive que parfois il faut tisser les trois couleurs à 6 navettes toujours pour le même prix.

On monta aussi de ces métiers à Gérard-Champs. Les tisserands réclamèrent une augmentation parce que les métiers n'allaient pas bien. Le directeur fit appeler les deux garde-chiourme et leur demanda s'il y avait lieu d'augmenter les prix.

Counotte lui fit alors remarquer qu'il n'était pas nécessaire d'augmenter les prix, parce que, quand les métiers seraient bien en train, il faudrait les diminuer de nouveau.

Vous voyez, travailleurs, que, trop souvent, en attaquant la rapacité de nos exploiters, nous oublions leurs chiens de garde, parfois plus avides et plus cruels que leurs maîtres eux-mêmes, car beaucoup de patrons ne connaissent absolument rien dans l'industrie qu'ils exploitent. Ce n'est que par l'intermédiaire de leurs garde-chiourme qu'ils réussissent à s'enrichir, tandis que leurs ouvriers tout en travaillant comme des nègres, ne parviennent qu'avec peine à joindre les deux bouts.

Cependant, les exploiters n'ont souvent pas plus de considération pour leurs garde-chiourme que pour nous. Comme preuve, dernièrement le stupide Counotte ayant inventé un nouveau système de temple mécanique, le montra à Pelzer en prétendant que cela irait bien. Pelzer prétendit qu'il n'irait pas. Un pari s'engagea, et, après essai fait, il en résulta que Counotte perdit et fut obligé de porter une partie de sa semaine au denier des écoles libérales.

Quant à nous, travailleurs, la considération que nous devons avoir pour ces poltrons consiste à ce que toutes les fois que nous aurons maille à partir avec cette vermine, nous devons en profiter pour leur appliquer sur la gueule l'expression de notre haine, en attendant de pouvoir les supprimer complètement.

P. S. Dans le prochain numéro viendra le tour du baignoire Drèze, à la Pisseroule, ainsi que des renseignements complémentaires sur le drame d'Ensival.

NOTA. : Le cercle l'*Étincelle* donne avis que le produit des listes de souscription qu'il a mises en circulation pour la défense de Dodémont sera publié dans le journal.

AVIS

L'abondance des matières nous a obligé de remettre ou d'abrévier beaucoup de correspondances. Nous les publierons ou les compléterons dans le numéro prochain.

Communications

Nous prions nos amis, correspondants et dépositaires d'adresser à l'avenir toutes les correspondances, avis, communications quelconques, rue Gillon, 64, Bruxelles-Nord.

UNION ANARCHISTE BRUXELLOISE

Lundi, 11 janvier 1886, réunion publique et contradictoire à 9 heures du soir, au local de l'*Union Anarchiste*, 2a, rue de Ruysbroeck, à la Vue de l'Ancien Palais de Justice.

Ordre du jour :

Du rôle de la femme dans la société actuelle, et de son rôle dans la société future.

VERVIERS

UNION DES TISSERANDS

GRAND MEETING

Dimanche, 10 janvier, 1886, à 11 heures du matin, dans la salle de l'*Alhambra*, avec le concours de plusieurs compagnons de Bruxelles et de Liège.

Ordre du jour :

1. Pourquoi sommes-nous révolutionnaires ?
2. Pourquoi sommes-nous anarchistes ?

La tribune sera accessible à tous. Les contradicteurs, à quelque opinion qu'ils appartiennent sont assurés de la plus complète liberté.

Étrennes utiles.

Pour payer son propriétaire, on trouve chez tous les armuriers en général, de bons revolvers, fort calibré, depuis fr. 7.50 jusqu'à extinction complète de la bourgeoise.
Allons, compagnons ! profitez de la vente et du bon marché !

SOUSCRIPTION

Tautre, 0,15. — Croquand, 0,20. — Torboyaux, 0,25. — Jacques, 0,50. — B... 0,20. — Rabatte, 0,50. — Ballet, 0,50. — Dubois, 0,15. — Genaldi, 1,00. — Un abstentionniste, 0,20. — Un dégoûté, 0,25. — La justice, 0,50. — Jean Bart, 0,25. — Brun, 0,50. — Graves, 0,50. — Chaubet, 0,50. — Un dégoûté de Bourges, 0,20. — Milhaut, 0,50. — Ytier, 0,25. — Magullan, 0,20. — Anonyme, Etterbeek, 0,10. — Anonyme rue de l'Étuve, 0,10. — Le compte d'un erreur, 0,10. — Ancien Palais de Justice, estaminet, 1,00. — Pour que la maison Thiéry paie mieux ses ouvriers, 0,20. — Celui qui fait pousser deux brins d'herbe, 0,10. — A fait plus pour l'humanité que le conquérant qui a gagné vingt batailles, 0,10. — Pour que D. me paie, 0,20. — Pour que H. me paie, 0,10. — Pour que les typos ne pouffent plus rue des P. 0,15. — Pour que Sauret crève, 0,15. — Pour que Govaerts ne s'arrête plus rue d'Or avec la... 0,50. — Bug Steens, 0,50.

Liste 26: Un anarchiste, 1,00. — Groupe anarchiste: Parias picards, Auguste et Marianne, 0,50. — Pour que le voisin revienne de ses erreurs envers ses voisins, 0,10. — Un ajusteur révolutionnaire, 0,10. — Un chanteur anarchiste, 0,50.

Liste 30: Piotte et Cie, 0,25. — Vive Félicie Bolly, 0,10. — Bravo à Ensival, 0,10.

Un groupe de mécaniciens révolutionnaires de Paris, 2,50.

Total : 11,70

Petite correspondance

Marseille, reçu lettre et liste; aviserons. — Narbonne, Nîmes, La Ricamarie, Marseille, reçu mandats. — Oran, reçu deux fois timbres. — Londres, reçu mandat. Merci. — Armentières, reçu lettre et avis de la communication.

D. Paris reçu, mandat.

Imp. Eg. Govaerts, rue de l'Étuve.